

La folle de Chéreau

Coma

Michelle Chanonat

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chanonat, M. (2013). La folle de Chéreau / *Coma*. *Jeu*, (146), 116–119.

Coma

TEXTE **PIERRE GUYOTAT** / MISE EN SCÈNE **THIERRY THIEÛ NIANG**

AVEC **PATRICE CHÉREAU**.

PRODUCTION DES **VISITEURS DU SOIR**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
DU 30 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE 2012.

MICHELLE
CHANONAT

LA FOLLE DE CHÉREAU

Alors il se tiendra là, pieds nus, debout au milieu du plateau immense, la tête légèrement rentrée dans les épaules. Pendant une fraction de seconde, il aura un regard perdu, un éclair fragile avant de se ressaisir, et il se demandera : « Mais qu'est-ce que je fais là ? » avant de prononcer le premier mot et de plonger dans les mots d'un autre qui sait si bien dire ses angoisses inavouées jusque-là.

La fragilité de cet homme, seul, un texte à la main.

Metteur en scène de théâtre, d'opéra et de cinéma internationalement reconnu, Patrice Chéreau l'est beaucoup moins à Montréal, où pas une de ses mises en scène, de théâtre ou d'opéra, n'a été montrée¹... Quant à ses films, leur diffusion confidentielle au Québec, hormis peut-être *la Reine Margot*, n'a pas aidé à la notoriété du réalisateur. Le « dernier géant de la scène », comme le qualifiait *Paris Match*, hebdomadaire connu pour son sens de la formule, n'arrivait donc pas en terrain conquis...

Acteur, Patrice Chéreau le fut, magistral, dans sa mise en scène de *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès, avec Pascal Greggory. Au cinéma, il a joué avec Michael Haneke, Andrej Wajda et Youssef Chahine, entre autres. Depuis une dizaine d'années, Chéreau propose des lectures de textes peu connus, de Dostoïevski, d'Hervé Guibert et de Marguerite Duras. De chaque lecture il fait un moment rare, ainsi *Coma* de Pierre Guyotat, dont la première eut lieu en Grèce en 2008, et qui n'a été donné qu'une quinzaine de fois. Cette série de sept représentations était donc une première pour Patrice Chéreau.

C'est la plus belle chose qui pouvait m'arriver, le revoir en scène, après *Dans la solitude des champs de coton*. Parce que regarder travailler Chéreau, c'est prendre une leçon de théâtre plus grande que nature. Aussi, j'ai assisté aux sept représentations de *Coma* au Théâtre du Nouveau Monde, du 30 octobre au 4 novembre 2012. Je voulais voir l'évolution d'une représentation à l'autre, tenter de déchiffrer l'osmose entre l'acteur et les spectateurs, comprendre comment résonne le texte, d'un soir à l'autre. Mais surtout, débusquer ce petit miracle, unique au théâtre, que Jon Fosse appelle le moment où un ange traverse la scène.

Le passage de l'ange, c'est ce que je suis venue chercher.

1. Sa mise en scène de *la Douleur* de Marguerite Duras, qu'il a signée avec Thierry Thieû Niang, avait été programmée par le TNM en septembre 2012, mais les représentations ont dû être annulées en raison des problèmes de santé de la comédienne Dominique Blanc. NDLR.

Mardi 30 octobre, 20 heures

Il entre à cour. Au théâtre de l'Odéon, à Paris, il entrait par la salle. Il est pieds nus. Tout en noir. Vient se placer au bord de la lumière. Redresse la tête, sort les épaules, comme le plongeur avant le grand saut. Les premiers mots sont inaudibles, mangés par la peur, la voix trop basse, trop mouillée. Très vite il se reprend, la voix se réchauffe, les mots s'échappent de lui, lui échappent aussi. Il plonge dans le texte, il scande les mots, le souffle court, les assène comme un poing qu'on écrase sur une table. Il est tendu, presque au point de rupture. Et sa voix qui se brise, à quelques reprises. Quand il s'assoit sur la chaise, unique accessoire, c'est en déséquilibre. « Plus j'interviens physiquement dans la langue, plus j'ai la sensation de vivre ; transformer la langue en verbe est un acte volontaire, un acte physique », dit Guyotat. Ce à quoi Chéreau répond que le texte, littéralement, lui passe à travers le corps.



Patrice Chéreau dans *Coma* de Pierre Guyotat, mis en scène par Thierry Thieû Niang. Spectacle des Visiteurs du Soir, présenté au TNM à l'automne 2012. © Pascal Victor.

Pierre Guyotat a écrit *Coma* à la suite d'une dépression majeure, une véritable crise identitaire et artistique qui l'a mené au plus profond de la désespérance, suivie du long chemin qui ramène vers la lumière. Un texte dicté plutôt qu'écrit, d'ailleurs, dans l'impossibilité qu'il était alors d'écrire, plusieurs années après cette traversée des ténèbres. Récit hachuré, chahuté pour dire la longue errance, les allers-retours dans le Sud, les séjours à l'hôpital, les cachets qu'on avale par poignées pour faire taire la douleur qui jamais ne s'éteint tout à fait, la difficulté à écrire, qui précipite la crise, les fantômes qui hantent les nuits d'insomnie et plus que tout l'angoisse, *terreur muette* et indicible. *N'être que cela, humain, dans un monde minéral, végétal, animal, divin*. Guyotat le raconte dans une langue riche et belle, et Chéreau le lit, le dit, seul en scène, fragile, vulnérable. Bien qu'il ait le texte en main, il le regarde assez peu, parfois il le brandit, il s'appuie sur lui, dans le réflexe du metteur en scène, pour toujours y revenir, pour capturer un mot qui s'échapperait.

Au salut, il reprend enfin son souffle, qui lui a manqué tellement. Au troisième rappel, il esquisse un sourire. Je ne peux m'empêcher de penser à Marguerite Duras qui disait :

Oui, je conçois parfaitement qu'on puisse être un acteur de cinéma, mais un acteur de théâtre, c'est incroyable, cela frise l'inconscient, quoi, l'inconscience, comment ils peuvent avoir ce courage-là, de s'affronter eux-mêmes, d'affronter leur mémoire, leur corps enfin, leur travail enfin au public, comment ils peuvent supporter cette exposition d'eux-mêmes, chaque soir, cette exposition de tout d'eux-mêmes, de leur corps, de leur faculté, de leur génie, de leur talent, chaque soir, de se laisser voir comme ça, de se laisser juger, c'est fou²...



Mercredi 31 octobre, 20 heures

Chéreau prétend que les invités toussent plus que ceux qui ont payé leur place. Cela se vérifie ce soir. Pas un bruit dans la salle, pas un froissement de tissu. L'objet texte est léger dans ses mains. Chéreau joue avec, le triture, en fait voler les pages. De temps à autre, il y cherche un appui, mais les mots de Guyotat lui sortent du corps. Sa voix y gagne en clarté, sa présence en confiance. Il ouvre les bras, et ses mains comme des oiseaux autour de son visage, dont les doigts écartés seraient les plumes des ailes. Dans l'éclairage blafard, les ombres dessinent des reflets de lune.

Au fil des soirs, voir le lecteur devenir, presque malgré lui, acteur. Voir le texte lui rentrer dans le corps, dans la voix, et le voir, lui, le redonner, dans une *lida* sublime, le pas de deux du torero et du taureau pendant la corrida. Voir cet homme renâcler, gronder presque, avant de se jeter dans le texte, la

2. Texte inédit, publié sur le site Web de France Culture, 18 juin 2009.

tête en avant, dans un furieux corps à corps avec les mots. Voir cet homme de théâtre, cet artiste de génie, venir, chaque soir, humblement, seul et pieds nus, se coller avec les mots du désespoir. C'est d'une beauté à pleurer.

Jeudi 1^{er} novembre, 20 heures

« Mais hormis ce qui me torture, la situation artistique à trouver, rien, alors, [...] ne me blesse autant que l'incapacité des autres, des plus proches quelques fois, à voir, à comprendre l'effort que je fais pour vivre, pour retrouver la vie³. »

À la télévision, en rentrant, un spot publicitaire : la dépression est une maladie, une vraie maladie. Mais une maladie honteuse, qu'on n'ose avouer, un signe extérieur de faiblesse.

Quand Guyotat dit : « L'angoisse me plie les genoux. » La souffrance contenue dans cette phrase.

Ce soir, le texte n'est plus qu'un accessoire. Chéreau ne lit plus. C'est comme s'il avait dompté le texte pour mieux se laisser emporter par lui. Son phrasé se module, les mots se font charnels dans sa bouche. Il ne se bat plus *contre* mais *avec* les mots d'un autre.

Les spectateurs sont suspendus à la silhouette de cet homme, sombre, un peu voûté, qui arpente et invente dans un carré de lumière un chemin où il nous invite à le suivre. Parfois il se tient à l'étroite lisière entre l'ombre et la lumière, comme au bord d'un précipice. Il jette un regard par-dessus son épaule, tire sur le col de sa chemise, dans un geste qui est le sien, pas chorégraphié, je veux dire.

Quand le noir se fait, la tension, palpable, des spectateurs se relâche, on entend quelques soupirs, des exclamations étouffées d'admiration, des « wow ! ». Ce vrai public, celui qui ne tousse pas, sait qu'il vient de vivre un moment exceptionnel, de voir un des plus grands créateurs qui, en toute humilité, se présente pieds nus pour donner un texte exigeant. Ce que visiblement n'a pas compris le gratin montréalais, le soir de la première, en lui réservant un accueil aussi « détaché ».

Vendredi 2 novembre, 20 heures

Chéreau a 68 ans aujourd'hui. Comme l'a fait remarquer ma voisine d'hier : il bouge bien. Honnête avec son corps, avec ses maladresses, sa gaucherie parfois. Un corps en mouvements – un hochement de tête, un soupir appuyé, un geste de la main pour indiquer, dans une vague direction, le désarroi – la précision des déplacements qui retracent la solitude de l'être au milieu des autres, la perte de la maladie de l'âme.

Le texte dans l'espace scénique s'inscrit dans le corps de l'acteur, indissociable. Quand tout est répété, contrôlé, quand le parcours est fait, c'est là que peut arriver une étrange liberté, que peuvent survenir les accidents.

Voilà le théâtre à l'état pur : un texte, une voix, un corps. L'expression même de la beauté, si chère à Koltès.

Samedi 3 novembre, 17 heures

Chéreau joue *Coma* comme il dirige les acteurs, le texte à la main, les bras ouverts – il faut le voir avec les chanteurs de *Don Giovanni* dans le film de Stéphane Metge, *Une autre solitude*. Il danse autour d'eux, avec eux, avec un geste pour arrondir le bras, la main largement au-dessus de la tête. En cela, la mise en scène de Thierry Thieû Niang, qui a la particularité et la tendresse de chorégrapheur des corps qui ne sont pas ceux de danseurs – des personnes âgées, des adolescents autistes, des prisonniers –, s'est contentée d'orchestrer la propre gestuelle de Chéreau, en la plaçant simplement dans l'espace, en toute humilité.

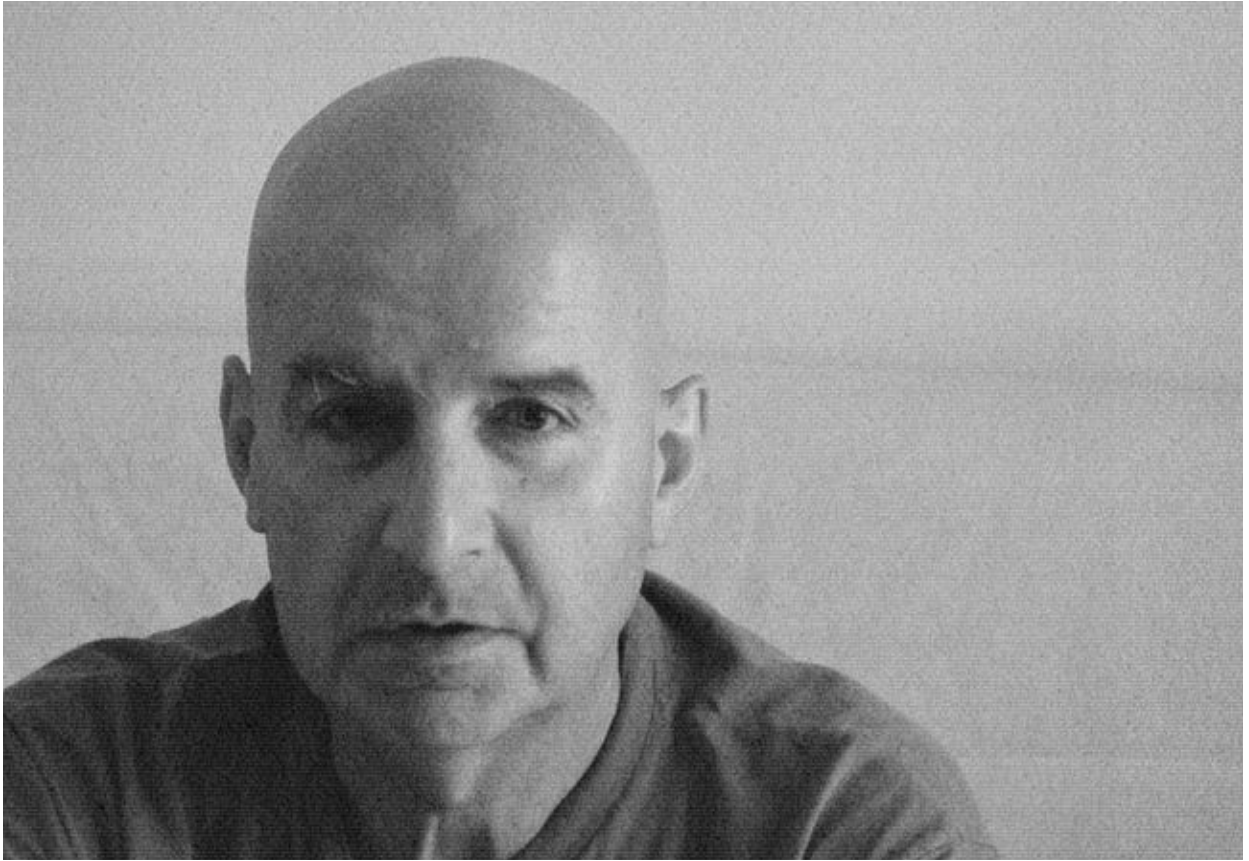
Aujourd'hui, il est très ancré sur le plateau, ponctue certains mots d'un tapement de pied, marque les scansion, les ruptures en amplifiant les silences. En déroulant le texte presque d'une traite, il en exprime la grandeur et le tragique. Il le débroussaille jusqu'à la clarté.

Samedi 3 novembre, 20 heures

Chéreau s'est jeté dans le texte à corps perdu. D'une intensité incroyable, il nous a pris à la gorge et ne nous a plus lâchés. Le rythme plus soutenu, les silences plus intenses, le débit de la voix donnent un autre relief aux mots de Guyotat. Tout Chéreau est là. Dans la façon de travailler le texte, de le découper, dans la façon de lancer certains mots, de laisser les points en suspension. Il est fulgurant, complètement habité, transfiguré par les mots qu'il profère, qu'il susurre, qu'il distille, tout en nuances, dans un souffle puissant, maîtrisé, dans une envolée proche de la transe amoureuse. Les mots coulent de lui comme un torrent, tumultueux et sauvage, comme l'écriture de Guyotat est tourmentée et voluptueuse.

La dernière « scène ». Assis sur la chaise, face au public, dans le halo de la poursuite, le texte pend au bout de son bras. Il penche la tête, puis la redresse, le regard brillant, perdu loin devant lui. Il paraît fatigué, ce qui rend les derniers mots de Guyotat plus poignants encore : « La récompense de cette traversée de la mort c'est, au lieu d'un palais enchanté que l'on croit avoir gagné à la sueur de son sang mort, un monde désenchanté, sans relief ni couleur notable, des regards ternes qui ne vous voient plus, des voix toujours adressées

3. Pierre Guyotat, *Coma*, Paris, Mercure de France, 2006, p. 151.



Pierre Guyotat. © Éric Rondepierre.

à d'autres que vous qui revenez de trop loin, une obligation quotidienne à survivre, un cœur qui ne fait passer que du sang, et du sang qui ne chauffe plus⁴. » « Sublime, forcément sublime », aurait dit Duras.

L'ange est passé.

Dimanche 4 novembre, 15 heures

Je suis bouleversée d'avoir vu cet homme, immense artiste, se mettre à nu soir après soir devant un public étranger, juste pour le plaisir, le désir de porter un texte. Chéreau est fascinant à regarder, jamais le même et toujours lui. Il incarne le théâtre, il est le théâtre. Sinon, qu'est-ce qui le pousserait à venir, pieds nus sur un plateau vide, donner un texte d'une poésie violente, si ce n'est cet amour des mots, l'urgente nécessité de faire parvenir une parole aux spectateurs ? Et

là, cette parole, si troublante, donne accès aux affres de l'âme humaine, quand tout n'est que souffrance et qu'il n'y a plus de mots pour le dire, tellement l'intensité de la douleur submerge et noie toute velléité de dialogue avec un autre hypothétique. C'est ce que comprend Guyotat à 40 ans, âge qu'il s'était promis à l'adolescence de ne pas dépasser. Il en a aujourd'hui 72 et il va bien. « La non-dépression, mais c'est les pieds ailés ! » dit-il.

« Il faut attendre. Sans colère. S'appliquer à se nourrir, à dormir, à se laver, à se vêtir, à marcher, chaque jour : le tout, presque seul, et sans même soi-même à ses côtés, essaye ; essayer par à-coups, si gauche, de reprendre du cœur. Patience, patience, »

Le livre comme le spectacle se terminent sur une virgule (*comma* en anglais...) après le mot « patience » qui, lancé par Chéreau, reste en suspension, dans le silence et dans le noir qui suivent... ■

4. *Coma*, op. cit., p. 221.